

## Enseignante pendant deux ans au Zaïre

# « JE RÊVE

# D'UN TEMPS... »

**Françoise LALANDE**

**Auteure**



**Le moment est-il venu où colonisés et colonisateurs se parlent enfin et inventent de nouveaux rapports ? Où l'abyssal déficit culturel devient une histoire passée ?**

J'ai vécu, les années 1966 et 1967, non pas au Congo, mais dans un pays en train de changer de nom. C'était le temps du retour aux sources ancestrales, voulu par le président Mobutu. Le nouveau nom effacerait le passé colonial. Les citoyens ne seraient plus des Congolais, mais des Zaïrois. Le fleuve serait le fleuve Zaïre. La monnaie ne serait plus le franc, mais le zaïre. Il régnait une fierté joyeuse d'être Zaïrois et, personnellement, j'accompagnais avec sympathie ce retour à "l'authentique", officialisé en 1971.

### RACISME EN DOUCE

J'ai enseigné à l'athénée de Kolwezi dont le directeur était belge. J'entretenais avec mes élèves les rapports habituels d'un professeur avec ses élèves, accompagnés - quel cadeau ! - d'une solidarité totale à mon égard. Parmi mes collègues, il y avait des Libanais, des Haïtiens, des Belges et un Zaïrois, Eugène Mutampa. Lorsqu'il parlait de lui en son absence, le directeur disait : « *Monsieur Mutampa travaille comme un Blanc. Ha ! Ha !* » Un compliment de ce genre me gênait. J'ai observé que le racisme fonctionnait en douce, et que ceux dont le statut économique était le plus faible en Belgique se révélaient les plus arrogants envers les Congolais. Ce qui m'est apparu en 1966, c'est une inconscience généralisée. Les rapports des Belges et des Zaïrois souffraient d'un déficit culturel abyssal. Personne ne s'interrogeait vraiment sur la réalité vécue - économique et philosophique - de chacun.

En 1967, installée à Kambove, j'ai vécu des nuits de terreur. Des soldats de Mobutu, drogués, ivres, échappant à tout contrôle, parcouraient la région en pillant et tuant. Un couvre-feu mal annoncé avait

surpris des jeunes Grecs venus voir leurs parents le temps des vacances d'été. Ils périrent sous leurs baïonnettes. La mort violente n'était plus une fiction cinématographique, elle menaçait Blancs et Noirs au hasard des mauvaises rencontres. Une nuit où j'expérimentais l'expression « avoir les tripes nouées », j'ai reçu un appel téléphonique : « *Ils ont emmené...* » Un couple de Belges avait été pris. Dans la brousse, ils connurent l'enfer. Il ne se passe, depuis, pas une semaine où je ne pense à eux et où je m'interroge sur l'arbitraire des destinées. Pourquoi eux ? Pourquoi pas moi ?

### BESOIN DE RÉPARATION

Vouloir analyser ce que fut la colonisation des Belges au Congo est une démarche courageuse, qui exige une discipline intellectuelle dépourvue de préjugés. Un avide besoin de réparation, côté congolais, se cogne à une culpabilité encore mal assumée, côté belge. Il est dans l'air du temps de vouloir supprimer tout ce qui n'est pas idéologiquement correct et, en ce moment, on lynche tout et tout le monde, une rage longtemps silencieuse s'exprime. Les statues de personnages impliqués dans la colonisation reçoivent leur lot de couleurs. Ces dégradations me semblent l'expression d'une colère simpliste. Je n'applaudis pas non plus une phrase du genre : « *La vie d'un Noir ne vaut rien en Belgique.* » Vouloir assimiler les actes racistes aux USA à ce qui se passe chez nous est une insulte au peuple belge. De même, déclarer que « *tous les Blancs sont racistes* » est une ineptie dangereuse. Elle alimente les arguments des racistes blancs et fait avancer l'extrême droite.

Je rêve d'un temps où les colonisés et les colonisateurs se parleront à niveau d'homme et de femme, un temps où ils inventeront de nouveaux rapports, marqués enfin par un respect mutuel. Une commission d'experts a été constituée, non sans mal, c'est-à-dire qu'elle est déjà critiquée. La lettre que le roi Philippe a adressée au président Félix Tshisekedi à l'occasion des soixante ans de l'indépendance du Congo et celle que le président a adressée au roi lors de la Fête nationale belge montre un respect et une empathie réciproques. Les auteurs de ces deux lettres sont des guides éclairés, ils indiquent le bon chemin - peut-être, le seul possible - à suivre au XXI<sup>e</sup> siècle. ■